

Arthur Lamothe et *Le Silence des fusils* Terre en transe

Élie Castiel

Numéro 185, juillet–août 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/49474ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Castiel, É. (1996). Arthur Lamothe et *Le Silence des fusils* : terre en transe. *Séquences*, (185), 14–17.

ARTHUR LAMOTHE

et

Le Silence des fusils



Terre en transe

Ce sont probablement ses études en économie politique qui, en partie, incitent le cinéaste Arthur Lamothe à se sensibiliser aux problèmes humains. Son cheval de bataille est la cause amérindienne. La presque totalité de son œuvre y est consacrée. Il s'agit d'une thématique englobant la dépossession du territoire et la ségrégation raciale pratiquée par les Blancs. Ouvrier, bûcheron et homme de tous les métiers du cinéma, mais avant tout cinéaste, Arthur Lamothe mérite bien l'hommage que le journaliste Jean-Pierre Brossard lui rend dans «Cinéma 76», c'est-à-dire «... l'un de nos cinéastes à avoir le plus contribué à scruter l'aventure humaine». Dix ans après **Équinoxe**, Arthur Lamothe fait un retour à la fiction avec **Le Silence des fusils**, œuvre confirmant qu'encore aujourd'hui, les Amérindiens continuent à vivre sur une terre dont le sol est constamment agité. Le cinéaste nous offre une entrevue exclusive avant la sortie du film, prévue lors de la 20^e édition du Festival des films du monde.

(propos recueillis par Élie Castiel)

Séquences - Comment expliquez-vous le caractère paradoxal du titre du film?

Arthur Lamothe - À un moment, dans le film, le personnage du curé, incarné par Gabriel Gascon, déclare que «le silence des fusils sera plus éloquent que le bruit des balles». Cette proclamation indique l'approche non-violente du film. Par la même occasion, en tant qu'homme d'église, ce personnage montre qu'il est contre toute forme de brutalité. À son avis, et c'est aussi le mien en tant qu'être humain et cinéaste, c'est par la patience et le dialogue que les Amérindiens vont arriver à sortir de la situation dans laquelle ils se trouvent. Malheureusement, ce discours ne passe pas encore, mais je reste convaincu qu'il sera accepté un jour. Déjà, dans *L'Écho des songes*, mon film précédent, à travers le travail de quelques artistes amérindiens contemporains, je proposais une sorte de communication entre les autochtones et les Blancs. Je crois que les différentes cultures arrivent à dialoguer plus aisément à travers l'art. De cette façon, il est plus facile de trouver un terrain d'entente.

Est-ce que vous classifiez votre cinéma comme étant engagé ou d'intervention, ou les deux à la fois?

Je n'aime pas les épithètes qu'on attribue souvent aux films. Je fais simplement du «cinéma», un point c'est tout. Quel que soit le genre, fiction ou documentaire, on parle à travers les images, les sons, les paysages et les impressions. Par contre, je dois avouer que par le biais de la fiction, on peut souvent être plus convaincant que dans le documentaire. Il y a le côté dramatique qui joue énormément.

Depuis quand vous intéressez-vous à la question amérindienne?

J'ai un peu répondu à cette question dans *Mémoire battante*. En 1953, lorsque j'ai tâté du métier de bûcheron en Abitibi, j'ai pris conscience de l'exploitation des Amérindiens par les Blancs en observant ce qui se passait autour de moi. Là où je travaillais, il y avait d'un côté les Blancs, de l'autre, à l'écart, les Amérindiens. Petit à petit, je me suis aperçu que les autochtones avaient leur propre culture et qu'ils tenaient à conserver leur dignité humaine. Je croyais également que personne, ni au Québec, ni au Canada, ne s'intéressait à leur sort, sauf peut-être un petit groupe, bien entendu, et qu'en plus, on les méprisait. Je me suis dit qu'il fallait qu'on apprenne à les connaître, à mieux les comprendre. Il fallait briser le mur du silence qui existait. Il existe, certes, un rempart infranchissable entre la communauté anglophone et la francophone, mais celui entre les Canadiens et les Amérindiens me semble encore plus terrible.

Avez-vous eu des difficultés à faire accepter vos opinions, d'autant plus que vous êtes d'origine étrangère, bien que québécois d'adoption?

La réponse à cette question se trouve dans *Le Silence des fusils*, lorsqu'un des personnages dit clairement que «... les étrangers sont les bienvenus, à condition qu'ils ne se mêlent pas de nos affaires». Cette remarque est faite à Jean-Pierre Lafond, un étranger venu au Québec pour œuvrer dans la recherche, incarné dans le film par Jacques Perrin, lui-même un étranger. C'est aussi un clin d'œil à ma condition de cinéaste venu d'ailleurs pour brasser la cage au Québec. Et cela, les gens ne l'acceptent pas, mis à part quelques exceptions. Ce que j'ai toujours essayé de faire, c'est de toucher émotivement les gens qui sont sensibles. Les Indiens ne se sentent pas

LES PORTEURS DE RÊVES

L'émergence du cinéma québécois



Le cinéaste photographier utilise
comme projecteur (1897) - Gravure
de Poyet parue dans «La Nature»

Photographies d'archives

Nombreux extraits de
films québécois

Tous les mercredis à 20 h
Du 3 juillet au 4 septembre

**La conquête
du grand écran**

d'André Gladu

Présentation du nouveau
documentaire du cinéaste
et conservateur invité
de l'exposition.

Coût : 5 \$



INSTITUT
CANADIEN
DU CINÉMA



CANADIEN



INSTITUT
CANADIEN
DU CINÉMA

INSTITUT
CANADIEN
DU CINÉMA



ARTHUR

Séquences

V. I. R.



Arthur Lamothe, Jacques Perrin et Michèle Audette

opprimés, mais plutôt victimes de ségrégation. Il fallait que des voix se fassent entendre.

Comment le choix de Jacques Perrin s'est-il imposé?

Étant donné que le film est une coproduction avec la France, il fallait absolument un acteur français pour le rôle principal. Le personnage qu'il est censé incarner est celui de Jean-Pierre Lafond, un étranger qui, grâce à son fils et à son sens de l'observation, va découvrir certaines vérités que la plupart des gens d'ici occultent le plus souvent. J'ai fixé mon choix sur Jacques Perrin, d'abord parce que c'est un acteur formidable qui s'investit toujours dans ses rôles, ensuite parce qu'il possède le physique de l'emploi. C'est-à-dire qu'il n'est pas fonceur, mais plutôt sensible. Il va devoir passer par un cheminement aussi bien affectif qu'intellectuel avant de prendre position. À priori, il était question d'embaucher Richard Bohringer ou Jean-François Stévenin. Mais en les voyant, j'ai tout de suite compris qu'il aurait fallu changer certains éléments du scénario concernant le personnage de Jean-Pierre. Bohringer et Stévenin ont le physique robuste, déterminé. La touche psychologique du personnage aurait disparu si j'avais donné le rôle à l'un d'eux.

Et le reste des comédiens, je parle des Amérindiens, sont-ils amateurs ou professionnels?

Les comédiens amérindiens, y compris Michèle Audette, sont tous des amateurs, mis à part Marco Bacon (Mike) qui a déjà fait des apparitions dans quelques films. C'est la première fois que les autres s'expriment devant la caméra. Ils sont d'ailleurs tous magnifiquement convaincants.

Avez-vous tenu à conserver la langue originale des Amérindiens?

Oui, absolument. Lorsque les Amérindiens s'expriment entre eux, j'ai tenu à conserver cette touche de réalisme en leur faisant parler leur langue. Les

spectateurs auront recours aux sous-titres français. Par contre, lorsque le dialogue s'établit entre les Amérindiens et les Blancs, c'est le Français comme langue qui prime.

Après tant d'années à faire des films sur les Amérindiens, avez-vous appris leur langue?

Malheureusement pas. Je connais à peine trois ou quatre cents mots. Ce n'est pas assez.

Avez-vous eu des difficultés à diriger les comédiens, particulièrement les non-professionnels?

Pas du tout. Tous ceux qui ont participé au film se sont montrés patients et intelligents. Leur attitude a été irréprochable et d'une grande maturité. Il faut dire que tout le monde était épris du sujet. Il leur tenait à cœur. Jacques Perrin, quant à lui, est d'un professionnalisme remarquable et il a cru tout de suite au projet. Je voudrais également ajouter que c'est Mathieu Perrin, son fils dans la vie, qui joue le rôle de son fils dans le film. Par contre, nous avons dû le doubler parce que nous tenions à ce qu'il adopte un accent québécois.

Les voix du groupe musical Kashtin sont très présentes dans le film.

Ce sont de grands amis à moi. Ils tenaient à participer au film. Et je crois bien que la bande sonore s'incorpore assez harmonieusement à la trame narrative.

Par vos propos, vous semblez très satisfait de ce retour à la fiction. Comptez-vous continuer dans cette voie?

Absolument. J'ai l'intention de laisser de côté le documentaire, du moins temporairement. J'ai deux projets de fiction. Je tiens à les réaliser. Avec des



Michèle Audette

comédiens, on arrive à créer des personnages, des rêves, un univers particulier. Les deux idées de scénario que j'ai en tête ne traiteront pas de la question amérindienne, mais il y aura tout de même des personnages amérindiens qui apparaîtront.

Avec *Le Silence des fusils*, vous faites un retour à la fiction après dix ans d'absence, éloignement ponctué de l'accueil plutôt froid réservé à *Équinoxe*.

Sur le coup, ça m'a fait très mal. Mais avec le temps, on s'habitue aux échecs. Dans *Équinoxe*, il y avait des personnages crédibles, de beaux paysages, une vision, mais malheureusement un scénario à peine ébauché, un petit budget, et des conditions de travail épouvantables.

Cette fois-ci, vous me semblez sûr de votre coup!

Oui, cette fois-ci, je pense que le scénario est bon et les comédiens convainquants, que l'action est là, et que la structure se tient.

FILMOGRAPHIE

- 1962 Les Bûcherons de la Manouane
- 1965 **La neige a fondu sur la Manicouagan**
Poussière sur la ville
- 1966 **Ce soir-là, Gilles Vigneault**
- 1963 De Montréal à Manicouagan
- 1967 La Moisson
Le Train du Labrador
- 1967-72 (films pédagogiques)
- 1968 Au-delà des murs
- 1968-72 (films publicitaires et industriels)
- 1969 **Le mépris n'aura qu'un temps**
- 1973-80 «**Chronique des Indiens du Nord-est du Québec**»
1^{er} volet: **CARCAJOU ET LE PÉRIL BLANC**
- **La grande rivière**
- **On disait que c'était notre terre**
- **L'autre monde**
- **Le passage des tentes aux maisons**
- **La rivière sèche**
2^e volet: **LA TERRE DE L'HOMME**
- **Notre terre**
- **Campement d'hiver où est tendu le filet**
- **L'homme de la toundra**
- **Ethnocide délibéré?**
- 1983-84 **Mémoire battante**
- 1984-88 (80 vidéocassettes sur la culture amérindienne)
- 1986 **Équinoxe**
- 1987 Ernest Livernois photographe
- 1988-90 **La conquête de l'Amérique**
- 1991-92 **L'écho des songes/Shaman Never Die**
- 1996 **Le silence des fusils**

Rencontre avec
Pedro Almodóvar
au sujet de
La Fleur de mon secret

Le Pedro de la maturité



Marisa Paredes et Imanol Arias dans *La Fleur de mon secret*

En septembre dernier, Pedro Almodóvar présentait son dernier film, **La Fleur de mon secret**, en avant-première au Festival international de San Sebastian. C'est à cette occasion que nous avons vu le film et que nous avons rencontré le réalisateur.

La Fleur de mon secret, comme les dix précédents films du réalisateur, se passe en Espagne. Son héroïne, Léo, délaissée par son mari, est en pleine dépression. Prise entre une mère et une sœur hystériques, trompée par sa meilleure amie, elle noie son chagrin dans l'alcool et dans l'écriture de romans roses dont le dernier volume, *Douleur et Vie*, défraie la chronique madrilène. Heureusement un éditeur romantique et une femme de ménage ex-danseuse étoile sont là pour égayer le tableau.